

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 82 (2020)

Buchbesprechung: Notes de lecture et recensions

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAUL TORCHE, UN HOMME D'ÉTAT ET UN PORTEUR DE MODERNITÉ

Jean-Pierre Dorand, *Paul Torche (1912-1990). Un homme d'État et un porteur de modernité*, Fribourg, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, vol. 47, 2019, 276 p.

C'est au «père du miracle économique fribourgeois», Paul Torche, que Jean-Pierre Dorand a consacré sa dernière parution aux Archives de la Société d'Histoire du Canton de Fribourg. Dans un ouvrage dense, l'historien propose de suivre, en douze chapitres thématiques, le parcours de cette figure quasi-nationale, de son enfance de fils d'un paysan de Cheiry à ses années de retraite bien active.

Ainsi, après les jeunes années et les débuts politiques avec les Jeunes Conservateurs, l'auteur nous plonge dans la «folle année 1946». Celle qui voit l'élection de Torche et la chute de Joseph Piller dans une ambiance de feuilleton politique au «coup de théâtre annonciateur d'un changement d'ère», comme évoqué dans l'avant-propos. On y découvre un peu mieux la personnalité de l'homme d'État, à travers le témoignage de sa fille Denyse ou encore l'évocation de ses figures tutélaires, notamment les immanquables Pie XII ou Henri Guisan, mais aussi le plus étonnant Henri de Man, vice-président du Parti ouvrier belge.

Les chapitres suivants sont organisés autour des différentes casquettes officielles que revêt Torche durant sa carrière. La première, de 1947 à 1956, est celle de ministre de la Police et de la Santé publique. Une période souvent effleurée par les historiens, mais abordée plus largement ici. Dorand nous montre comment le jeune ministre fait ses armes, en particulier dans le domaine de la santé, avec la lutte contre les maladies contagieuses, la remise en ordre des institutions de soins de l'État ou la planification du nouvel Hôpital cantonal.

Le point central de ce livre – mais aussi de la vie politique de Paul Torche – c'est son poste de ministre de l'Économie, de 1956 à 1966. L'auteur,

dans un relevé particulièrement détaillé des activités de Torche et de son département durant cette décennie, nous montre comment l'élus a travaillé à « choyer l'agriculture tout en développant l'industrie ». On y découvre la manière par laquelle Torche est parvenu à « procéder à une révolution copernicienne des mentalités » ; faisant entrer un canton réfractaire au progrès et à l'industrie, boudé par une jeunesse en quête d'emplois et de possibilités d'ascension sociale, dans la modernité et la vivacité économique des Trente Glorieuses.

Plus précisément, on y découvre que Paul Torche reprend le bâton de pèlerin de Maxime Quartenoud, son prédécesseur – qui a entamé le colossal chantier d'industrialisation du canton et de modernisation de l'agriculture – en lançant la « décentralisation concentrée » : convaincre les autorités communales d'une dizaine de pôles de croissance régionaux de réserver des terrains et de consentir à des aménagements fiscaux pour attirer des entreprises et assurer un décollage industriel. Pour ce faire, Torche met en place une campagne médiatique novatrice dont le but est de créer une nouvelle mentalité, ouverte à l'industrie, mais aussi de faire parler positivement de Fribourg, à l'extérieur du canton, par un service de presse régulier.

Jean-Pierre Dorand évoque également dans le détail la politique agricole sous l'ère Torche à grand renfort de tableaux chiffrés, précisions sur les subventions obtenues, les budgets, les lois votées ou encore les débats y afférents. Approche très détaillée et chiffrée que l'on retrouve également lorsqu'il s'agit d'analyser le fameux « miracle économique fribourgeois ». Finalement, l'historien raconte les bisbilles au sein du parti conservateur (1946-1965), la tragique affaire Duruz (1957-1958) et la démission « pas si étrange » de Torche en 1966.

Les chapitres suivants reviennent sur ses années de conseiller national (1947-1954), puis sur celles de conseiller aux États (1954-1972) ; on y découvre un relevé minutieux des engagements de Torche ainsi que le récit de son occasion fugace d'accéder au Conseil fédéral (1960-1963).

Une fois le tablier politique de Paul Torche rangé, l'auteur évoque encore le suffrage féminin, le soutien à l'Université de Fribourg, la fondation de la Fribourgeoise Générale d'Assurances, la philanthropie catholique et les fondations privées qui occuperont ses années de retraite.

Jean-Pierre Dorand propose donc une biographie élogieuse et riche, dans laquelle on décèle l'admiration de l'auteur pour cet homme politique que la préface qualifie dans un joli clin d'œil de «prince qui sortit le canton de Fribourg de son sommeil de "Belle au bois dormant"».

Alice Morandini

MARCHES À SUIVRE. 5000 ANS DE PROCESSIONS ET PÈLERINAGES

Marie-France Meylan Krause et Jean Steinauer, *Marches à suivre. 5000 ans de processions et pèlerinages*, Fribourg, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, vol. 49, 2020, 140 p.

Un livret d'accompagnement de l'exposition du Musée BIBLE+ORIENT, «Marches à suivre. 5000 ans de processions et pèlerinages (9 novembre 2019-31 décembre 2020)», vient de paraître, édité par la Société d'histoire du canton de Fribourg.

Cet ouvrage de 140 pages se compose de deux parties. La première, de la soussignée, se divise en cinq chapitres, correspondant à cinq régions et cultures du Monde antique – Égypte, Mésopotamie, Judée, Grèce et Rome. Ils retracent, pour chacune d'entre elles, les rituels processionnels de certaines fêtes importantes et évoquent quelques lieux de pèlerinages fameux. Une carte des principaux lieux mentionnés, ainsi qu'une illustration des divers parcours empruntés, constituent autant de repères pour le lecteur. Il s'agit en quelque sorte d'une invitation à la pérégrination, au fil du temps et des pages, et au rythme des collections du Musée Bible+Orient, magnifiquement illustrées.

La seconde partie, rédigée par Jean Steinauer, parle du canton de Fribourg et de quelques-uns de ses lieux de pèlerinage réputés dédiés généralement à la Vierge, comme la chapelle des Marches à Broc ou celle de Bourguillon sur les hauts de Fribourg ; l'auteur évoque aussi les processions religieuses auxquelles participaient volontiers les Fribourgeois, telles que la Fête-Dieu, les Rogations ou encore les dimanches de Lorette, documentés au moyen d'intéressantes archives du Musée d'art et d'histoire de Fribourg, du Musée gruérien de Bulle et de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg.

Ces deux parties dialoguent et se complètent. Malgré les différences qui existaient entre les cultures et les religions polythéistes antiques,

malgré la variété de leur système politique et religieux, de la nature et des représentations de leurs dieux, on constate des composantes similaires dans le déroulement même d'un pèlerinage et d'une procession: les espaces sacrés, en général des temples, des voies, des esplanades, mais aussi des grottes, des fontaines; les statues de culte qui permettent d'entrer en contact avec le divin et que l'on montre et transporte d'un endroit à un autre selon un itinéraire précis, les fêtes qui rythment le calendrier, les demandes pour obtenir protection, guérison, longue vie, bonne vieillesse, accouchement facile, bienfaits matériels; les remerciements pour les faveurs obtenues; les rituels tels que les sacrifices, les libations, les processions au rythme des chants et de la musique, l'encens, les offrandes pour s'attirer les bonnes grâces, sans oublier les aspects mercantiles comme les souvenirs de toutes sortes, certains à valeur protectrice, achetés sur place. Autant d'éléments que l'on retrouve dans la pratique des pèlerinages et des processions en général, comme le montre l'exposition du Musée Bible+Orient, en intégrant des images de processions et de pèlerinages du monde entier, toutes religions confondues, qui ont encore cours aujourd'hui. On est frappé par les parallèles que l'on peut faire entre une description du transport d'une statue d'Artémis, portée sous un dais lors de la grande procession des fêtes en son honneur qui avaient lieu à Éphèse, la procession de Notre-Dame d'El Roccio en Espagne, ou encore celle de la Fête-Dieu à Fribourg. On pourrait ainsi multiplier les exemples. La procession, véritable reflet de la hiérarchie sociale, a joué de tout temps un rôle fondamental en faveur de la cohésion du peuple, de même que dans l'affirmation du pouvoir, non seulement des dieux, ou de Dieu ou des Saint-e-s ou de la Vierge, mais aussi du clergé et des dirigeants politiques qui, dans leurs costumes d'apparat, aiment à se mettre en scène, au pas, en chants et en musique!

Marie-France Meylan Krause

AU CAFÉ!

Au café. Une soif de société, Jean Steinauer (dir.), catalogue de l'exposition présentée au Musée d'art et d'histoire Fribourg du 9 novembre au 17 mars 2019, SHCF, MAHF, 122 p.

Dans son introduction, Verena Villiger l'annonce d'emblée : « Ce pan de notre culture est en train de s'effondrer. » Cette vérité assénée, la directrice du MAHF fait place nette pour un discours plus nuancé et positif par la suite, avec un propos général qui n'est pas tourné vers d'inutiles regrets. C'est en cela que réside la grande force du catalogue et de l'exposition : le bistrot à l'ancienne représente un patrimoine en péril certes, mais traité sans se complaire dans une nostalgie larmoyante. D'ailleurs, il est dit plus loin que « les cafés ne meurent jamais », selon le titre de l'entretien avec l'ancienne patronne du Buffet de la Gare de Fribourg (pp. 98-105).

Le catalogue s'articule en deux parties qui développent le sujet entre deux mondes, de prime abord antinomiques, « une réalité massive de l'économie et de la société » et « le tremplin du rêve, de l'imaginaire et des légendes ». Y figurent treize textes et autant d'auteurs, dont des étudiant-e-s, nous tenons à souligner cette belle confiance donnée à la relève scientifique. Premier coup de cœur, la couverture du catalogue, reprise sur les affiches, avec la reproduction d'une peinture hyperréaliste de Jean-Louis Tinguely (mettant en scène le futur professeur Gaëtan Cassina au café du Boulevard à Sion, 1977) ; un genre pictural qui s'accorde parfaitement au propos. Ensuite la maquette très réussie, avec un format agréable, une couverture souple et agréable au toucher, avec rabats, un bel objet. Une large place est accordée à l'iconographie, ce qui ajoute au plaisir des sens. Quant au contenu, nous voici rassasiés avec une diversité de thèmes traités, entre histoire, politique, sociologie (histoire de genres), patrimoine matériel et immatériel, vie culturelle et artistique. Défile ainsi sous nos yeux l'essor des cercles nés en ville de Fribourg au cours du XIX^e siècle, en lien avec la vie politique et les changements de régime ; la vie des cafés gruériens en période électorale ; un lexique des auberges et hôtels, l'occasion idéale de présenter quelques beaux objets conservés au MAHF en rapport avec ce thème (enseignes, jeux et multiples artefacts

issus des treize corporations de Fribourg – *Zünfte* en allemand –, animatrices d’une intense vie sociale jusqu’à la fin de l’Ancien Régime); les relations avec l’Église et les ligues de tempérance, autrement dit les antagonismes récurrents entre curés et cabaretiers; l’avènement des femmes dans les lieux publics; les bistrotts, terrain fertile pour les écrivains, avec l’emblématique Jacques Chessex; les carnets de croquis du peintre français François Bonnet (1811-1894), habitué du café des Merciers; les cabarettistes, dont ceux du Cabaret Chaud 7, actif de 1972 à 1995; les décors d’autrefois et d’aujourd’hui (papiers peints, vitraux, colonnes, stucs et affiches); les familles de cafetiers, etc. Autant de thèmes traités de manière enlevée, avec des photographies d’ambiance où quelques personnalités, mais aussi des anonymes, se disputent la vedette, pour le plus grand plaisir du lecteur.

Dans ce catalogue, on porte également le verbe haut. En témoignent le titre de l’ouvrage et de l’exposition éponyme, tout comme ceux des articles: «Le rouge et le blanc, ou la guerre des ballons», «Entre sainte soif et sacrée cuite», «Le premier verre et de dernier verrou», «Un décor pour décoller», etc. Se dévoilent ainsi avec une pointe d’humour des pans d’univers tant historiques que poétiques, dans un livre où les ambiances sont mises en avant, comme dans l’exposition d’ailleurs, qui nous plongeait dans telle salle de bistrot ou musiques d’autrefois.

Si la disparition des cafés historiques est criante dans le canton de Fribourg, elle ne l’est pas moins en Suisse romande. Un élément de contextualisation, local et plus général, avec quelques statistiques chiffrées, aurait été bienvenu, ceci pour permettre de bien saisir l’ampleur du phénomène. D’après nos recherches, la réflexion pourrait remonter déjà aux années 1960, en lien avec l’émergence de nouvelles habitudes de consommation. En 1984, l’*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* pose le constat, cette fois sans appel: les cafés «disparaissent et se transforment». À Genève aussi, les «brasseries ont pratiquement toutes disparu, au gré des démolitions ou des changements de modes ou d’affectations. À la rue du Rhône, par exemple, qui comptait vers 1910 une dizaine de ces établissements, il n’en subsiste actuellement qu’un seul». (Brunier, Isabelle [dir.], *Genève, espaces et édifices publics, Monuments d’art et d’histoire du canton de Genève IV*, Berne, 2016). D’une manière générale, les cafés forains, les cafés de village, les auberges communales sont particulière-

ment menacés. Quant aux cafés urbains, certains – voire de plus en plus –, sous l’effet d’un retour à des valeurs locales et un goût pour le *vintage*, retrouvent une nouvelle vie avec beaucoup de succès, en développant par exemple des *concepts*, selon le principe de cafés «à thème». Quelques-uns sont d’ailleurs devenus célèbres dans le canton de Fribourg. Mais laissons les derniers mots à Marie-Gertrude (Trudy) Morel-Neuhaus, ancienne patronne du Buffet de la Gare de Fribourg, véritable incarnation de ce lieu aujourd’hui disparu : « Les cafés meurent aussi, vous savez... » (p. 105). Ses paroles expriment à merveille toute l’ambivalence du sujet, et tendent à démontrer, avec pertinence, qu’une grande partie de l’âme du bistrot revient avant tout à son tenancier ou à sa tenancière. Et que ce pan de notre culture ne peut, malgré les efforts – tout à fait louables – de patrimonialisation mis en œuvre par les instances de protection du patrimoine, rester figé, pour ne pas dire muséifié.

Catherine Schmutz Nicod

LA MUSIQUE DU CHEF: LA CONCORDIA DE FRIBOURG

Michel Charrière, *La musique du chef: La Concordia de Fribourg*, Fribourg, Société d'histoire du canton de Fribourg, hors série, 2018, 153 p.

Raconter l'histoire de La Concordia de Fribourg, c'est en quelque sorte interpréter une magistrale œuvre musicale dont la composition a débuté il y a un peu plus de cent trente-cinq ans. D'une modeste société née dans le quartier de l'Auge en 1883, La Concordia a su se faire une place de choix dans l'univers musical fribourgeois en particulier et dans le monde de l'orchestre d'harmonie suisse et international en général. Elle fait preuve d'une étonnante continuité qui lui vaut d'être un bel exemple pour faire l'histoire de ce type de société.

En effet, La Concordia ancre ses racines dans le terrain complexe d'une fin de XIX^e siècle où germent un besoin de cohésion nationale et une doctrine sociale dictée par le conservatisme politique et religieux ambiant; «sortir les jeunes gens et les hommes des établissements publics, leur donner un encadrement et exercer sur eux une certaine surveillance en dehors du lieu de travail ou de la vie familiale», pour reprendre les mots de l'historien Michel Charrière. Puis elle évolue avec son temps, gagne en caractère, en personnalité et en prestige, se distancie peu à peu des contraintes sociétales pour se concentrer sur la musique avant tout, en préservant l'exigeante rigueur que cet art requiert.

L'histoire de La Concordia est donc un puissant *crescendo*, que Michel Charrière développe en trois parties. La première évoque les premiers pas de la société, où l'acquisition d'instruments de qualité et l'installation d'une direction musicale dans la durée demeurent les principales difficultés jusqu'aux premières années du XX^e siècle. La deuxième dévoile une période de meilleure stabilité avec l'engagement de directeurs charismatiques qui vont tour à tour insuffler de nouvelles énergies dans la continuité et asseoir l'identité musicale de la société, en particulier par le biais de solides améliorations instrumentales. Avec ces précieux apports,

les récompenses et les éloges suivent : excellence, brillance et perfection sont des mots qui résonnent désormais régulièrement de la bouche des jurys. Depuis 1938 d'ailleurs, La Concordia porte le titre de «Musique officielle de la Ville de Fribourg». La troisième et dernière partie est consacrée à «La nouvelle Concordia», celle de son actuel directeur, Jean-Claude Kolly, qui prend la direction de cette formation en 1993. Celle-ci compte alors une centaine de musiciennes et musiciens, jouant désormais dans la cour des orchestres d'harmonie. Pâte sonore, souplesse et sensibilité forment le *credo* du nouveau chef, qu'il lie au plaisir d'une passion partagée dans un climat où l'exigence d'une musique de haut niveau et la chaleur humaine peuvent ainsi cohabiter. Il est primordial, selon ses propres mots, que «des personnes aux qualités différentes, aux intérêts différents aient du plaisir à se retrouver pour un loisir artistique de qualité».

Michel Charrière formule une conclusion qui résume parfaitement l'histoire de La Concordia : «Son histoire est certes sociale, politique un peu aussi durant ses premières années, elle est cependant surtout musicale.» Et d'ajouter que cette formation «contribue à l'identité de sa ville et de ses habitants». C'est en effet par la musique que celle-ci s'inscrit dans le patrimoine culturel local. N'est-ce pas une merveilleuse façon de faire de l'histoire ?

La musique du chef propose une très belle clarté de lecture, tant dans sa construction que dans son contenu. Un dialogue entre le passé et le présent s'installe dès le début du livre, la plume de l'historien évoquant le premier et l'œil du photographe illustrant le second. On pourrait trouver qu'il manque des reproductions tirées des archives de la société, sûrement riches de bien des trésors. Au final, ce parti pris de réserver l'illustration à La Concordia d'aujourd'hui est du plus bel effet. On a quasi deux livres en main : un récit historique concis et un portfolio de photographies d'une grande esthétique. D'une part, les magnifiques clichés de Charly Rappo nous rappellent tout au long de l'ouvrage que l'histoire de cet orchestre d'harmonie est encore en train de s'écrire. D'autre part, ces illustrations nous font partager avec beaucoup de finesse et de simplicité les multiples vibrations de la vie d'une société musicale : les préparatifs d'un concert, le trac avant de monter sur scène, les mille et une mimiques d'un directeur pour le moins expressif, la concentration et l'excitation se

moquant de la fatigue à quelques heures d'une représentation, la satisfaction d'une musique maîtrisée après les longues heures d'un travail acharné et passionné, puis l'amitié et l'entente – la fameuse *Concordia* – qui lie finalement le tout. Bref, tout ce qu'une partition peut apporter comme intensité émotionnelle, Charly Rappo a su nous le restituer avec infiniment de talent et d'acuité. Aucune photographie n'est artificielle dans cet ouvrage. Les expressions sont pures, les émotions omniprésentes. Toute la fourmillante activité musicale s'offre à nous comme si nous étions au cœur de l'action, dissimulés dans les coulisses.

Ainsi, on perçoit au travers de ce bel ouvrage la juste destinée d'une véritable institution fribourgeoise qui a su ne jamais se reposer sur ses acquis et sans cesse se réinventer et le reflet scintillant d'une formation musicale qui semble avoir trouvé la juste définition de l'excellence au fil de sa longue existence : travail et persévérance, le tout dans l'humilité et le partage. Du regard croisé de Michel Charrière et de Charly Rappo résulte un livre d'une grande sensibilité qui ne peut que susciter chez ses lectrices et ses lecteurs de l'attachement pour La Concordia. Pourvu que son histoire ne s'arrête jamais et qu'après chaque révérence résonnent les premières harmonies d'un nouveau recommencement.

Christophe d'Épagnier

D'ART ET D'HISTOIRE

Fabien Python, *D'art et d'histoire. Tribulations d'un musée, XVIII^e-XXI^e siècle*, Fribourg, Société d'histoire du canton de Fribourg, hors série, 2018.

«Faire une histoire du MAHF, c'est [...] faire une histoire de Fribourg à travers les objets conservés» (p. 10). La citation liminaire de Verena Viliger, directrice entre 2009 et 2019 du musée qui fait l'objet de ce livre, résume bien les enjeux de l'entreprise. Adoptant une perspective sur la longue durée, Fabien Python réalise non seulement une histoire sociale du Musée d'art et d'histoire depuis la constitution de ses premières collections savantes, mais il brosse également une histoire politique de l'une des institutions les plus emblématiques du canton de Fribourg. Tel n'a pas toujours été le cas, tant s'en faut. Plus encore que dans d'autres villes de Suisse romande, la création d'un grand musée public fondé sur des collections patrimoniales (historiques et artistiques) semble avoir été particulièrement rocambolesque à Fribourg, comme en témoigne sur près de quatre cents pages cet ouvrage qui s'impose d'emblée comme une référence sur le sujet.

Le projet ne manquait pas d'écueils. Institution séculaire conservant aujourd'hui plus de 50'000 objets, le Musée d'art et d'histoire de Fribourg n'a fait l'objet d'aucune grande publication synthétique depuis la notice historique éditée à la fin du XIX^e siècle par l'un de ses conservateurs, Louis Grangier (1817-1891). Fruit de recherches originales menées aussi bien dans les archives cantonales que dans celles du MAHF pendant près de trente mois, l'ouvrage bénéficie de travaux inédits conduits par des étudiants de l'Université de Neuchâtel, que l'auteur à l'élégance de citer. Il jouit également de la supervision d'une commission scientifique d'envergure, regroupant à la fois des universitaires et des professionnels du milieu muséal. En résulte un ouvrage rigoureux et dense, dont la lecture s'avère toutefois aisée grâce à la fluidité de l'écriture.

L'auteur maîtrise à cet égard le sens de la formule. Docteur en philologie, Fabien Python est d'abord un spécialiste du langage – notamment de l'étymologie et des patois romands – avant d'orienter ses recherches sur

l'histoire de l'art fribourgeois. Il a archivé, puis coédité, la correspondance de la sculptrice Marcello, qui occupe une place singulière dans l'histoire du MAHF et à laquelle le livre rend un hommage appuyé. Sensible aux caractéristiques formelles des fleurons des collections cantonales, l'auteur parvient surtout à restituer l'émergence d'une sensibilité patrimoniale collective, à une échelle aussi bien cantonale que nationale. Et c'est bien là l'un des apports principaux du livre : comprendre « comment est née l'idée d'un musée à Fribourg » et dans quel environnement – social, économique et intellectuel – elle s'est concrétisée (p. 16).

Cet ouvrage monographique élude l'écueil d'une historiographie corporative souvent interniste. Profitant du fort renouvellement qui caractérise l'histoire des musées et des collections, Fabien Python analyse les « spécificités du modèle fribourgeois par rapport à ceux des autres cantons, mais aussi du point de vue des grands courants de la muséologie internationale » (p. 16). Le livre souligne d'ailleurs la singularité du paysage muséal romand, qui concentre à Genève, Neuchâtel et Fribourg les trois seuls musées d'art et d'histoire de Suisse – une identité « bicéphale » dont l'auteur retrace bien les enjeux. Il souligne notamment les liens étroits qui unissent les promoteurs du musée fribourgeois à ceux du *Landesmuseum* de Zurich à la fin du XIX^e siècle, dans le contexte fiévreux de la création des identités nationales. La force de l'analyse repose sur la prise en compte de l'évolution institutionnelle du MAHF depuis ses origines et sous ses diverses appellations, mais également sur l'examen des nombreux projets inachevés, utopiques ou irréalistes, qui jalonnent son histoire. L'auteur accorde à cet égard une attention particulière à la dimension monumentale et à son insertion au sein de l'espace public. Loin d'être triviale ou anecdotique, la question des bâtiments rejoint celle de la fonction du musée dans la cité. Après de longues pérégrinations, l'aménagement du MAHF au sein du prestigieux Hôtel Ratzé dans les années 1920 signale ainsi le rôle prépondérant que jouera l'institution dans la seconde moitié du XX^e siècle.

L'ouvrage s'organise sur un plan chronologique qui distingue sept « époques », divisées en autant de chapitres. L'auteur s'émancipe de la chimérique question de l'acte de fondation, traditionnellement attribué à 1824 pour le MAHF (donation du chanoine Fontaine). Il évoque notamment les origines du premier noyau des collections numismatiques,

héritage à la fois de l'esprit encyclopédique des Lumières et de la tradition pédagogique des Jésuites. Les chapitres consacrés au laborieux développement du musée durant le XIX^e siècle montrent aussi bien le rôle déterminant de figures éclairées du clergé fribourgeois que l'incurie des pouvoirs publics. Le livre souligne également les effets ambivalents de la révolution radicale – et des pillages des collections qui l'accompagnent – sur l'émancipation de l'institution vis-à-vis de sa matrice ecclésiastique. Soutenu par de trop rares mécènes, le «Musée historique et artistique» pâtit à la Belle époque du dynamisme d'institutions culturelles concurrentes, comme le Musée d'histoire naturelle et la Bibliothèque cantonale. L'auteur souligne dès lors le véritable renouveau que représente la deuxième moitié du XX^e siècle, qui conjugue embellie économique, éclosion du milieu artistique fribourgeois et nominations de directeurs – puis directrices – visionnaires.

En définitive, c'est l'action de ces figures fondatrices qui constitue le fil rouge du livre, qui s'impose comme une solide histoire sociale et culturelle de l'institution. Sans céder à l'hagiographie, Fabien Python étend son analyse aux usages sociaux du musée, à la réception des expositions auprès du public ou aux expériences scénographiques mises en œuvre. On peut certes reprocher à l'ouvrage son iconographie, qui privilégie largement les vues du musée et les portraits des «grands hommes» au détriment des collections. On peut également regretter l'absence d'une analyse typologique plus fine des collections et des modalités d'acquisition ou d'aliénation de certains ensembles, comme les collections ethnographiques, «endommagées par les mites» et «disparues dans des circonstances peu claires» (p. 272). Il n'en demeure pas moins que le riche ouvrage de Fabien Python permet de saisir l'irréversible processus de professionnalisation et de spécialisation des métiers muséaux, à l'œuvre à Fribourg comme ailleurs.

Vincent Fontana

L'AMOUR DE LA NATURE ET LES SOUCIS DU QUOTIDIEN

Monica Costandache, *Dans les coulisses du Museum. Lettres d'Otmar Büchi, conservateur 1926-1966*, préface de Jean Steinauer, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, vol. 48, 2019, 238 p.

Le titre du livre est clair. Il ne s'agit pas d'un catalogue du Musée d'histoire naturelle, mais d'une description de ce qui se passe «dans les coulisses» pour acquérir, présenter et conserver les objets que les visiteurs désirent admirer et/ou étudier. Plusieurs photographies accompagnent le texte pour illustrer quelques-uns de ces objets, et un portrait présente en couverture l'auteur des lettres : Otmar Büchi, né en 1897, fils d'Albert Büchi, professeur d'histoire suisse à l'Université depuis sa fondation en 1889.

Le Musée d'histoire naturelle remonte à l'année 1824, quand le chanoine Charles-Aloyse Fontaine lègue ses collections d'histoire naturelle au gouvernement fribourgeois pour en faire «un établissement public au profit de l'instruction». Le musée, enrichi d'autres donations, entre en fonction en 1826 dans le gymnase du collège St-Michel. Il est cependant bientôt transféré dans le nouveau Lycée et, en 1897, dans une ancienne fabrique de wagons au fond du quartier de Pérolles. Le poste de conservateur garantit une longévité considérable : Maurice Musy règne de 1876 à 1926, Otmar Büchi de 1926 à 1966, André Fasel de 1973 à 2014.

Avant d'entrer dans ce livre apparemment local, un regard plus vaste s'impose sur la nature en général. Ce qui se présente au curieux se révèle comme une source de réflexions sur, justement, la nature de l'univers et de l'être humain et leurs relations. L'homme est un chercheur de sens partout. Il découvre la richesse et la diversité de l'univers qui le poussent à l'idée d'une création (et d'un Créateur), ce qui suscite chez beaucoup de personnes attention et respect, chez d'autres un instinct de domination et d'exploitation. La vie quotidienne d'un conservateur ne se déroule pas, de prime abord, dans ces dimensions vertigineuses, mais est faite de soucis ininterrompus, de déceptions, de combats suscités par

des conditions extérieures : l'espace, les objets, les personnes. Il est fixé sur le contenu de son musée, sa place dans la société, son attrait pour le public, sa valeur scientifique, bref, tout ce qui lui vaut des contacts avec des explorateurs et des savants, des administrateurs et des politiciens, mais aussi des lectures, des voyages d'études, etc.

Espace : le musée partage les locaux de son bâtiment avec la faculté des sciences, et cela génère d'interminables conflits d'intérêts. Un professeur veut tout simplement expulser le musée au profit des besoins de sa discipline scientifique ; les discussions qui s'ensuivent occupent le gouvernement, l'Église, d'autres professeurs, toute l'Université en développement, elles sont extrêmement désagréables. Büchi les supporte et les nourrit avec modestie et fermeté.

Objets : un musée est rempli d'objets spécifiques, ici principalement d'animaux dont on doit se procurer des exemplaires qu'il faut en général préparer pour l'exposition – ce qui exige un préparateur, un taxidermiste, éventuellement un pelletier, des vitrines, des informations écrites pour le visiteur, parfois des assistants et des secrétaires. La faune régionale et mondiale (baleine et cachalot, un ours des cavernes, le dernier loup tué dans le canton, toutes sortes d'insectes) s'accompagne de fossiles et de débris de météorites.

Personnes : avec elles se développe ce courrier d'autant plus intéressant qu'il ne touche pas seulement les problèmes scientifiques, mais aussi le comportement des gens qui s'y attellent. On relève des collaborations étroites, qui peuvent devenir amicales, mais aussi les tensions qui naissent de la diversité des intérêts ou de la différence de caractère de ceux qui défendent leur terrain coûte que coûte. Le concierge est un personnage incontournable, souvent serviable, parfois encombrant.

À la correspondance de type officiel s'en ajoute une de nature plus personnelle. Un simple citoyen demande au conservateur des informations sur le climat de Fribourg, où il veut emménager. Un missionnaire en Chine poursuit un long échange de vues sur la marche des événements qui secouent ce pays ; il collecte infatigablement des insectes « qui arrivent en très bon état préservés dans l'emballage que vous aviez préparé. Une seule fois la douane, je ne sais laquelle, s'est permis

de fouiller dans un paquet à gros Coléoptères et nous a presque tout cassé» (22 décembre 1934). D'autres problèmes sont d'ordre financier. Le conseiller d'État Joseph Piller écrit : «Nous comprenons fort bien le désappointement que vous avez dû éprouver en apprenant la nouvelle réduction du subsidie cantonal pour votre musée. Notre désir eût été de ne le réduire que faiblement, mais les difficultés budgétaires et les déficits chroniques des finances cantonales sont la cause des réductions opérées par le Grand Conseil.» (25 mars 1935)

La personnalité de Büchi ressort aussi de ses vues anticipatrices sur la protection de la nature, des animaux, de l'environnement, des chemins pédestres, non seulement sur le plan des idées, mais aussi dans sa collaboration avec les organisations respectives. Il reste au courant des recherches scientifiques, écrit des articles, cultive «son» musée soigneusement. Il s'occupe paternellement des jeunes visiteurs, ou d'un apprenti par exemple.

Ce riche livre de Monica Costandache est composé de 287 lettres parmi les plus de 7'500 que Büchi a conservées, avec 53 correspondants. Les lettres se suivent chronologiquement de 1927 jusqu'en 1966 ; les deux dernières, écrites par d'autres personnes, concernent son état de santé et sa mort. L'auteur du livre a regroupé les lettres en cinq chapitres, introduits par des remarques contextuelles. Le livre est une contribution précieuse à l'histoire du canton et des sciences.

Iso Baumer

LE CHANOINE FONTAINE RÉHABILITÉ PAR L'ÉDITION CRITIQUE DE SA CORRESPONDANCE

Damien Savoy, *Église, sciences et révolutions. La correspondance du chanoine Charles-Aloyse Fontaine (1754-1834)*, Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire, 2019, 608 p.

Lors de l'élaboration de sa thèse de doctorat sur l'*Aufklärung* catholique à Fribourg, récemment et brillamment soutenue à l'Université de Lausanne, l'auteur fut confronté à la constitution d'un corpus de sources originales sur les deux principaux acteurs de ce courant d'idées, le chanoine et son cousin le P. Girard. Pour le premier avait régné une véritable *damnatio memoriae* qui s'était étendue durant un siècle entre la première esquisse biographique de J.-N.-E. Berchtold et les travaux d'A. Daguet au milieu du XIX^e siècle jusqu'au riche et pionnier mémoire de licence de Jean-Pierre Uldry en 1965. Si la plupart des publications et des manuscrits du chanoine en divers domaines étaient accessibles dans les archives, l'analyse de l'évolution de sa pensée requérait une connaissance fine de sa correspondance, dispersée, incomplète et pour une grande part inconnue.

En relevant le défi de sa reconstitution, Damien Savoy a rassemblé une documentation de très grande valeur et l'a soumise à une contextualisation et à une analyse rigoureuse qui renouvellent en profondeur la biographie du chanoine et tout un pan des échanges et du rayonnement des Lumières européennes dans le microcosme fribourgeois.

C'est avec une grande rigueur que l'auteur présente cette correspondance constituée de 143 lettres auxquelles s'ajoutent 17 documents très illustratifs des positions du chanoine. 80% des écrits soit 127 documents ont été rédigés par le chanoine alors que le solde (33) est constitué de lettres qui lui ont été adressées. Un tour de force si l'on sait que les lettres envoyées ou reçues avaient pratiquement disparu des papiers du chanoine pour des raisons encore inexplicables. D. Savoy avance très prudemment quelques hypothèses tout en s'inscrivant dans les pas de ses prédécesseurs pour repérer les traces des correspondants du chanoine.

Une quête persévérante qui est appelée à se poursuivre et qui dessine une géographie culturelle où le monde germanique est prédominant.

De manière ingénieuse, cette correspondance a été répartie en 6 domaines qui sont l'objet d'introductions pertinentes. Chaque document est soigneusement résumé, ce qui est aussi précieux pour les 21 textes rédigés en allemand. La forme et les particularités des lettres sont présentées de manière méticuleuse, comme d'ailleurs la transcription des textes, et l'appareil critique est d'une qualité imparable.

Les 30 lettres du premier domaine concernent principalement sa famille, et l'on découvre un homme très soucieux des intérêts de sa parentèle. Issu d'un riche milieu bourgeois, l'homme est à l'aise dans les démarches administratives et financières, mais on le voit aussi très attaché à l'éducation morale et religieuse de ses protégés et notamment de sa petite-nièce, Pauline, future héritière.

Cette maîtrise dans la gestion matérielle se remarque aussi dans la dizaine de lettres et documents constituant le deuxième domaine recouvrant son activité au sein du Chapitre. Cette expérience et cette habileté sont mises à contribution dans la défense des intérêts de l'institution, notamment durant la période troublée de la République helvétique.

C'est dans le troisième ensemble que s'observent les positions les plus significatives du chanoine relatives à la théologie et à l'ecclésiologie. Les 45 lettres présentées laissent voir non seulement ses croyances, mais son souci de les épurer en faisant usage de la raison et d'amener son Église à comprendre la culture ambiante pour mieux faire passer son message. Cet authentique *Aufklärer* catholique ne ménage guère les ultramontains qui le lui rendent bien, mais son ouverture à la modernité n'abandonne rien des dogmes dont il veut surtout rafraîchir les formulations. Il est regrettable que l'influence bien établie de son compagnon d'études et ami, le grand théologien Johann Michael Sailer, n'ait pas pu être éclairée davantage par l'étude de lettres aujourd'hui disparues, mais la filiation est bien mise en valeur dans les commentaires que le chanoine fait de ses propres œuvres au fil d'autres correspondances. Les échanges œcuméniques avec Johann Kaspar Lavater montrent en revanche l'étendue de la tolérance de Fontaine, mais aussi ses limites apologétiques. C'est avec

Ignaz Heinrich von Wessenberg, vicaire général du diocèse de Constance, que la convergence de vues est la plus complète dans les domaines de l'organisation pastorale et dans les relations Église-État.

Cette thématique avait déjà pu être déterminée dans l'attitude favorable du chanoine envers la République helvétique qui constitue le quatrième ensemble de lettres. On connaissait ses positions favorables à la prestation du serment à la Constitution et ses avis à l'évêque du lieu qui s'adressent aussi à celui de Sion. On découvre aussi son rôle de conseiller, habile et prudent, des dirigeants au début du nouveau régime. Son engagement en faveur de la tolérance, pris pour cible par un curé dénonciateur et brouillon, nous vaut une remarquable épître de clarification où s'exerce sa rigueur intellectuelle et morale non dénuée d'ironie. Mais l'homme trop progressiste restera incompris, et les attaques personnelles vont le meurtrir et le marginaliser.

C'est finalement dans son œuvre de promoteur de réformes éducatives qu'il pourra mieux imprimer sa marque non sans entraves épiscopales comme on l'observe dans les lettres rassemblées dans la cinquième catégorie. Son soutien à l'action du P. Girard, manifesté jusqu'au bout et avec force arguments, va de pair avec un engagement administratif constant pour améliorer l'école sur le plan communal où il peut compter sur de solides appuis. Le sixième et dernier ensemble de lettres nous montre un Fontaine érudit et amateur d'art et de sciences. Esprit universel, le chanoine excelle en recherches historiques comme le révèlent ses échanges avec Beat Fidel Zurlauben, mais se révèle aussi un esprit curieux et encyclopédiste à l'affût de toutes les avancées de la connaissance.

Cette édition de la correspondance d'une personnalité d'une telle envergure, outre qu'elle corrige l'image d'une figure trop longtemps laissée dans l'ombre du Père Girard, est d'un apport inestimable pour la connaissance de cet étroit milieu des Lumières catholiques dont peut s'honorer Fribourg. Travail préliminaire à une thèse plus approfondie, gageons que la publication de celle-ci permettra de mieux comprendre comment et pourquoi le canton se fit tort en écartant de son chemin ces esprits éclairés.

Francis Python

DÉCOUVERTE DE L'OUBLI : LA RENCONTRE DU XIV^E SIÈCLE FRIBOURGEOIS

Le siècle oublié. Fribourg, les années 1300, Stephan Gasser (dir.), catalogue d'exposition présentée au MAHF, 2019, 236 p.

La dernière exposition du Musée d'Art et d'Histoire Fribourg, organisée par Stephan Gasser et Adeline Favre et intitulée «Le siècle oublié. Fribourg, les années 1300» a relevé le pari de collecter, d'analyser et de présenter au public un patrimoine jusqu'à présent largement ignoré. Un catalogue collectif richement illustré accompagne et développe de manière significative les enjeux abordés dans l'exposition en analysant successivement chaque genre artistique dans le cadre d'articles, complétés par des notices détaillées de chaque œuvre exposée.

Le commissaire de l'exposition, Stephan Gasser, s'est occupé de l'introduction en offrant un aperçu du paysage historique, politique, religieux et artistique de Fribourg. S'ensuit une stimulante contribution historique par Kathrin Utz qui réussit avec brio à aller bien plus loin qu'un simple listing factuel en confrontant les faits historiques aux sources préservées. Cette étude révèle une autonomie de la ville face à l'officielle domination habsbourgeoise, une situation rendue possible grâce à une économie florissante qui repose sur les échanges commerciaux avec les ordres religieux et le commerce de cuir et de drap. Le *Registrum Lomardorum* (1372-1373), premier registre notarié de Fribourg, témoigne de cet essor économique et de la structure juridique et institutionnelle de la ville. Après ce regard sur les facteurs permettant le développement de la cité, la seconde partie, rédigée par Ernst Tresp, revient sur la relation conflictuelle entre Fribourg et Berne durant le XIV^e siècle qui se scelle par la signature d'une alliance perpétuelle le 8 novembre 1403 à Laupen.

Les quelques pages rédigées par Stefan Matter ont le mérite d'interroger et d'offrir plusieurs pistes d'analyse malgré le maigre patrimoine écrit conservé pour le XIV^e siècle. Un constat similaire s'applique à l'étude de l'architecture civile fribourgeoise donnée par Gilles Bourgarel qui relève

une continuité typologique avec le siècle précédent. Certaines nouveautés peuvent néanmoins être soulignées, dont l'apparition de maisons de tanneurs et la présence de remplages aveugles, qui ont eu un impact sur le reste du canton. À l'inverse, François Guex relève la présence d'un riche patrimoine architectural religieux conservé pour cette période, dont l'analyse fait ressortir l'absence d'uniformité architecturale du corpus. Un éclectisme qui s'explique par les différentes appartenances, aspirations politiques et sociales des commanditaires de ces édifices.

Le chapitre s'occupant des œuvres peintes est subdivisé en trois parties, dont la première, rédigée par Stefan Trümpler, qui s'occupe des vitraux de la collégiale de Romont et de l'abbatiale d'Hauterive. Après un état de la recherche qui rappelle l'intérêt que les vitraux ont suscité, Trümpler souligne les dimensions historiques et patrimoniales de l'œuvre en évoquant les pertes et restaurations de ces vitraux, ainsi que l'importance, à l'heure actuelle, d'éviter d'autres détériorations en raison de leur fragilité. Le caractère portatif des verrières est certainement ce qui les a sauvées, contrairement aux quelques rares témoignages de peinture murale que Verena Villiger analyse dans sa contribution. Si la complétion de plusieurs édifices religieux avant 1350 a dû engendrer la réalisation de nombreux décors peints, seuls quelques fragments de scènes figurées ont été préservés, présentant logiquement un répertoire à thèmes funéraire et dévotionnel. Concernant les manuscrits de cette période conservés à Fribourg, le constat est similaire puisqu'ils sont rares. Adeline Favre et Susan Marti établissent néanmoins une parenté entre plusieurs manuscrits et proposent une piste d'analyse concernant un scriptorium à usage interne pour les sœurs de la Maigrauge. Une piste de recherches qui mérite d'être encore approfondie.

Si la production sculptée se caractérise par un nombre élevé d'œuvres conservées en comparaison aux autres genres, elles ne sont vraisemblablement pas le produit d'ateliers locaux, mais d'artistes itinérants. En effet, l'absence totale de ce corps de métier dans les sources de l'époque, ainsi que le caractère disparate de la production amène à cette conclusion. Un essai de datation de ces œuvres est ainsi presque impossible. L'étude de Stephan Gasser se concentre donc sur les fonctions des objets conservés – allant de simples éléments décoratifs, comme des clés de voûte à des statues d'autel, des images miraculeuses, des objets liturgiques ou encore

des dalles funéraires – permettant de mieux appréhender les enjeux relatifs à ce riche corpus varié.

Le catalogue se termine par le corpus d'œuvres d'arts appliqués, en commençant par la production orfèvrée. Leur analyse se limite aux notices, certainement en raison du nombre restreint d'œuvres conservées et de leur production étrangère. Dans un second temps, Gilles Bourgarel s'occupe de la céramique de poêle et plus spécifiquement des catelles figurées qui apparaissent au XIV^e siècle à Zürich et dont la production et l'emploi se diffusent rapidement dans le reste de la Suisse. À Fribourg, nous avons la certitude qu'un atelier au moins a existé, sans savoir s'il était le seul, bien que certains indices relevés dans cette étude permettraient d'avancer le contraire.

L'unique réserve pouvant être formulée concerne l'absence d'une conclusion générale qui aurait sans doute permis une synthèse de ce riche ensemble de contributions. Si Fribourg n'est pas, au XIV^e siècle, un centre de production, l'important développement de la ville en fait un centre de transmission permettant de riches commandes, ainsi que la venue de nombreux artistes itinérants. Ce manque n'entache en rien la qualité, la nouveauté ainsi que les nombreuses pistes d'analyse pour de futures études qu'offre ce catalogue collectif du « siècle oublié » fribourgeois.

Élodie Leschot

LES CHEMINS DE FER, UN BISTROT RICHE D'HISTOIRE(S)

Marie-Claude Cotting et Jean Steinauer, *Café des Chemins de fer*, Orbe, Éd. Bernard Campiche, 2020, 128 p.

Gothard, Arcades, Marcello, Sauvage, Alpes ou Belvédère... du haut en bas de la ville, Fribourg ne manque pas de cafés mythiques. À Pérolles, c'était celui des Chemins de Fer, où ont vécu trois générations de Cotting entre 1923 et le milieu des années 1980. Bistrot ouvrier, il attirait aussi les artisans, les étudiants, les familles, les fêtards de tout poil et même les paysans, parfois. Ambiance chaleureuse, bière descendue en droite ligne du Cardoche, saucisse de chien (si, si), patron de rêve, singularisaient l'endroit... sans compter un café tout à fait infâme. Marie-Claude Cotting, fille aînée de Marcel, second tenancier, ainsi que le journaliste historien Jean Steinauer consacrent un ouvrage à ce café riche de tant d'histoire(s).

À observer la couverture du livre, on mesure la distance : baguettes à journaux suspendues à la paroi, poêle à charbon, fote-fote au coin de la salle et longues tables de bois parsemées de cendriers. On entendrait presque les chaises racler le plancher. L'âme du café, c'était la famille Cotting, tout entière logée sous le toit de la maison qui faisait face au passage du Cardinal. Des grands-parents, venus de la campagne et qui avaient pris le risque d'acheter le bistrot, aux deux petites-filles, chacun y travaillait selon son âge et ses capacités. Une figure s'en détache : Marcel, maître des lieux avec sa femme Marie pendant quelque vingt ans. La période – les années 1960-1980 – et le personnage auquel s'attachent particulièrement les auteurs. Marcel ? Une bonne bouille ronde, toute la gentillesse du monde dans le sourire, mais un caractère bien trempé et une main de fer quand il s'agissait de « tenir » son établissement, quitte à éjecter d'un sec « sortez » des clients au comportement inadéquat, qui ne demandaient pas leur reste.

À ce tableau, il faut ajouter le personnel ; des sommelières d'une fidélité sans faille et qui étaient traitées comme des membres de la famille, l'un appelant l'autre sans doute. Grand seigneur, le patron nettoyait lui-même

les toilettes des hommes, jugeant que ce n'était pas aux employées de le faire. Quand les clients ont obtenu, pétition à l'appui, la réouverture du bistrot le dimanche matin, c'est Marcel qui s'y est collé, puisque le personnel avait congé. Le soir, à la fin du service, tout le monde était réuni autour de la table familiale où l'on partageait saucisse, litre d'Algérie, gâteau, petites joies et grands soucis ; ou l'inverse.

Et puis il y avait les clients, la chair et le sang du café, qui s'y sentaient chez eux. Les ouvriers d'abord, qui se réchauffaient d'un café-pomme avant d'aller sur les chantiers. Pour le café, inutile d'attendre un italien bien serré ; c'était du Nescafé additionné de plusieurs sucres, de crème et d'une rasade de schnaps. Avec ça, allez chercher le goût du café. Les mécontents pouvaient changer de crèmerie, mais non, ils revenaient. La pomme, les filles de Marcel – ses mimis – en remontaient quatre litres tous les matins et cela ne suffisait pas toujours. Plus tard, dans le livre d'heures du café, il y avait la cérémonie des neuf heures – *z'Nüni*. Y participaient surtout les ouvriers et les artisans du quartier. À un client qui se plaignait de l'éternelle saucisse de chien (en réalité, une honnête saucisse de porc), le patron a suggéré d'apporter autre chose. Le lendemain, quelques copains sont arrivés avec gril, charbon de bois et viandes à griller, enfumant tout le bistrot. Ce jour-là, les neuf heures ont duré jusqu'à midi, et tout le monde en a profité.

Des anecdotes de ce type, l'ouvrage en regorge, comme l'épisode où des fêtards de Carnaval sont venus tirer dans le bistrot un coup de canon chargé de... farine. L'histoire ne dit pas s'ils sont restés pour poutzer. Ou la saga de l'enseigne, un coq doré portant une lanterne que le ferronnier Roger Monney a créée pour son copain Marcel. Tellement énorme, le coq, qu'on a craint pour la solidité de la façade. Après la fermeture définitive du bistrot, il a été racheté, est désormais propriété de la ville et domine le haut de la Grand-Fontaine.

Au rang des clients qui ont marqué la vie du café, il y avait les étudiants, chahuteurs, amoureux, amateurs de bière et de fote-fote, quitte à tricher un peu pour économiser les quatre sous que coûtait la partie. Mais Marcel avait l'œil... Un petit air d'Amérique a même flotté aux Chemins de Fer, les étudiants et pensionnaires de la villa Saint-Jean en ayant fait leur stamm. Pas de juke-box dans le bistrot : le patron passait sa musique,

enregistrée sur des bandes magnétiques ; cédant à l'insistance des jeunes Américains, il a accepté d'entrelarder yodel et morceaux d'accordéon d'airs pop ou rock. Et de voir ses clients danser sur les tables – et lui avec.

Mais le café des Chemins de Fer n'aurait pas été tel sans son environnement. Ce Pérolles, premier quartier industriel de la ville – qui a dû attendre les années 1950 pour avoir une école publique et une église paroissiale, que l'on méprisait un peu vu de Gambach ou de la Grand-Rue. Le livre propose une balade architecturale entre villas *Heimatstil*, bâtiments locatifs modernes, petites maisons d'ouvriers, et hauts immeubles où se multipliaient les familles nombreuses. C'est qu'il fallait du monde pour faire tourner la collection d'entreprises que comptait le plateau : bière, chocolat, pâtes alimentaires, arsenal, serrurerie, cartonnage, fonderie, cuisinières électriques, récupération... il n'en reste aucune. Toutes ces activités ont donné naissance à un quartier plein de vie entre terrain de foot ou patinoire improvisés suivant la saison et un ravin – le Grabe, ses rats, sa broussaille, ses détritrus – où les gamins étaient rois.

Les auteurs, tous deux natifs de Pérolles, en dessinent un portrait à la fois érudit, tendre et rigolard. Ce n'est pas de l'histoire au sens poussiéreux qu'on prête parfois au terme. Plutôt une histoire vivante fondée sur des faits, dictée par la mémoire, riche d'anecdotes et pleine d'émotion.

Madeleine Joye

LA VILLE BÉNIE DE MAÎTRE MARTINI

Aloys Lauper (dir.), « Le Fribourg de Martin Martini », *Patri-moine fribourgeois* 23, 2020, Service des biens culturels, 152 p.

Si le duc Berthold de Zaehringen a fondé la ville de Fribourg autour de 1150, c'est le graveur Martin Martini qui a fixé en 1606, pour les siècles des siècles, les traits physiques et culturels de la ville. Burinée sur huit plaques de cuivre, maintes fois imprimée, et reproduite aujourd'hui sur tous les supports imaginables, cette image surpasse de loin, en popularité, la saisissante vue de la ville (8 m² !) dessinée et peinte en 1582 par son rival Grégoire Sickinger. Le « plan Martini » porte un titre allemand explicite, qu'on peut traduire par « exact et véridique portrait de la fameuse ville catholique confédérée de Fribourg en Nuithonie et de ses environs ». Cette estampe de grand format (86 x 156 cm) est devenue l'image mère de la cité. La magnifique publication du SBC, pourvue d'une illustration richissime, fait le point des connaissances sur ce chef-d'œuvre, sur le reste de la production de l'artiste et sur sa vie mouvementée.

UNE VIE BRÈVE, UNE ŒUVRE DISPARATE

La biographie de Martini, né dans les Grisons en 1565 ou 1566, mort à Tassarolo près de Gênes en 1610, est à certains égards celle d'un aventurier. Il y a des trous dans son CV, dirait-on de nos jours, marqué par une carrière conjugale compliquée (trois mariages) et par de répétitifs démêlés avec la justice tant à Coire et à Lucerne qu'à Fribourg, ses principaux lieux de vie en Suisse ; mais il a aussi habité Altdorf, Einsiedeln et Berne plus brièvement. Instable ? Par nécessité. Il avait appris auprès de son premier beau-père les métiers d'orfèvre et de graveur, ce qui lui permit de chercher du travail, notamment, dans les ateliers de monnayage. Ce n'était pas alors des régies d'État, mais des affaires privées dont le maître artisan disposait d'une concession accordée par les autorités, et assumait tout le risque économique de ses frappes. Concurrence oblige, les accusations de faux monnayage étaient alors courantes dans ce milieu, et plusieurs furent portées contre Martini. Il convient donc de les recevoir avec circonspection. Au total, dans sa brève existence, il connut plus souvent la galère que la prospérité, et mourut pauvre en laissant sa famille sans ressource.

Maître Martin a laissé une œuvre disparate, dont le catalogue liste 74 pièces produites entre 1589 et 1610. Ce sont principalement des portraits, des images pieuses, des ex-libris, donc souvent des petits formats, dont émergent trois grandes compositions : les vues cavalières de Lucerne et de Fribourg, une représentation de la bataille de Morat. Sa vue de Fribourg éditée par Étienne Philot, imprimeur et monnayeur, est dédiée aux autorités locales avec les flatteries d'usage – maître Martin avait besoin de protection, et d'abord du droit de s'établir dans la ville. Mais il a bien mérité de celle-ci !

LE POUVOIR DANS L'ÉTERNITÉ

Comment le portrait de Fribourg gravé par Martin est-il devenu l'image-mère de la cité, une représentation fortement identitaire ? Le pouvoir d'une œuvre d'art ne se démontre pas, mais dans le cas présent un double processus, matériel et immatériel, peut en partie l'expliquer.

À la fin du XVI^e siècle dans notre pays, mais beaucoup plus tôt en Italie, les portraits de ville sont des objets symboliques, des attributs du pouvoir qu'on expose dans les Hôtels de ville et les palais des souverains. C'est devenu un genre artistique en soi. On les décline en trilogie : tableau peint, gravure de grand format et gravure réduite. Le grand format constitue un objet-cadeau, un objet-souvenir offert à des personnes ou des corporations importantes ou proches, comme les vitraux de cabinet. Le modèle réduit est mis dans le commerce, car un marché se forme pour de telles pièces et le graveur, comme l'éditeur-imprimeur, tente ainsi de retrouver ses billes en obtenant le droit d'exécuter de successifs tirages. Étienne Philot meurt en 1617. Les autorités patriciennes de Fribourg récupéreront les cuivres de Martini, considérés comme faisant partie du patrimoine de l'État, et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle elles confieront périodiquement à des artistes le soin de les nettoyer, avec l'autorisation d'en faire des tirages. Le XIX^e gardera fidèlement ces pièces témoins de l'Ancien Régime, radicaux compris, et organisera encore leur diffusion.

Mais on peut risquer une explication plus profonde, liée au contenu de l'image et transcendant la chronologie. Martini a représenté la ville dans l'éternité, directement connectée au ciel. Dans le registre supérieur de l'image apparaît en effet la Vierge à l'Enfant, flanquée des saints patrons

Nicolas de Myre et Catherine d'Alexandrie. (De même, trente ans plus tard, Pierre Wuilleret peindra la Cour céleste en surplomb de la ville et des grands du monde écoutant la prédication de Pierre Canisius). Pareille ordonnance légitime l'ordre politique, rappelé en haut comme en bas de l'estampe par le sceau de la capitale entouré des armoiries des territoires sujets, les bailliages, et par les figures en pied des quatre bannerets, garants de l'ordre public. En outre, Martini plonge la cité dans une sorte de sérénité édénique en proposant un Fribourg très idéalisé – quoique prétendument reproduit avec exactitude et sincérité. On ne voit ni chantiers en cours ni bâtiments en ruine, l'image est fixée dans la perfection. Même le pendu sur le gibet du Guintzet, à l'arrière-plan, tient son rôle dans la démonstration : les auteurs font très justement allusion, dans leur analyse, aux allégories du « bon gouvernement » peintes dans le palais municipal de Sienne. Pour autant, rien n'est figé dans l'image de Martini : plus de cent personnages animent les rues et les places, la vie court et se répand partout à l'intérieur des remparts. Moralité : l'art a toujours le dernier mot.

Jean Steinauer

LE GRAND FRIBOURG

Gérard et Jean Steinauer, *L'industrie au cœur. Genèse du Grand Fribourg*, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, vol. 50, 2020, 128 p.

Le 50^e opus des Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg est consacré au Consortium de la nouvelle zone industrielle du Grand Fribourg (CIG). Il est l'œuvre de deux personnes qui connaissent parfaitement le monde politique et économique fribourgeois, les frères Gérard et Jean Steinauer, le premier étant l'ancien secrétaire communal de Givisiez, terre du CIG, et le second un historien dont la plume se souvient qu'elle a été tenue par un journaliste.

Les auteurs se sont basés sur des sources primaires, les archives du CIG. Ils ont aussi bénéficié de l'éclairage de Gonzague Overney, ingénieur civil qui fut chargé de la planification du CIG et de Jean Deschenaux, administrateur du CIG. Il est important de relever que les auteurs ont pu travailler en toute indépendance pour réaliser leur recherche souhaitée par les organes du CIG.

Les titre et sous-titre de l'ouvrage, « L'industrie au cœur. Genèse du Grand Fribourg » révèlent le parti pris des auteurs, à savoir tenir compte de la volonté politique progressivement affirmée d'avoir un chef-lieu cantonal fort, doté d'une zone industrielle apte à dynamiser son économie. La vocation initiale du CIG, association des communes de Belfaux, Corminboeuf, Fribourg, Givisiez, Granges-Paccot, Villars-sur-Glâne et des Entreprises électriques fribourgeoises, était simplement d'acquérir des terrains pour les préserver de la spéculation et de les revendre, pour favoriser, sur ce territoire, l'implantation d'industries qui n'avaient plus lieu d'être en ville de Fribourg. La préface de l'ouvrage par François Walter, « Pour une micro-histoire de l'aménagement », expose les notions politiques et légales nécessaires à une bonne compréhension de la politique de l'aménagement du territoire qui prévalaient tout au long de l'histoire du CIG, territoire agricole devenu zone industrielle entre les années 1960 et 2020. Elle aborde aussi le thème des agglomérations, ou l'institutionnalisation d'espace que l'on veut participatifs et performants.

Les auteurs ont découpé leur récit en neuf chapitres, correspondants aux étapes de la vie du CIG, partant des prémisses pour aboutir aux tendances et perspectives. Du début à la fin, l'histoire est complexe. Écrire l'histoire d'un projet tel que le CIG, revient à aborder celle de la politique économique du canton et des communes, donc des personnes qui ont des responsabilités, celle de leurs accords et désaccords, mais aussi des négociations pour les fédérer et organiser la nouvelle entité, pour que chaque acteur ait sa place. Il faut souligner les lignes directrices choisies par le CIG, par exemple dans le choix des acquéreurs et dans l'affectation des terrains. Puis vient l'étude de la mise en œuvre du CIG : acheter des terrains, les équiper, les revendre ou procéder à des échanges. C'est aussi mettre en lumière le choix des entreprises qui ont, à un moment de leur histoire, choisi le site du CIG pour s'implanter. Impossible de ne pas parler d'argent, que ce soit du financement du projet, des investissements ou de la répartition des retombées fiscales et du bénéfice. Enfin, les auteurs, qui ont dû présenter le parcours des différents acteurs institutionnels et privés, ont réussi à insérer dans les trajectoires générales de chacun la mention de leurs intérêts particuliers dans le cas précis de la construction du CIG.

La zone industrielle s'est développée, les entreprises se sont installées, mais on est loin de la sidérurgie. Entreprises de la construction, dépôts de stockage, industries légères mais à haute valeur ajoutée, à l'instar de Scott, Michelin, Contrinex, Geberit ont en effet peuplé le CIG. Le récupérateur de métaux Kaufmann SA fait figure d'exception. Le secteur tertiaire, l'administration publique, les commerces, les transports, avec les TPF, et les loisirs complètent le panel. Le CIG, au sens de structure, a achevé sa mission. Mais la zone d'activités créée est appelée à évoluer au gré des entreprises et institutions.

« L'industrie au cœur », c'est à relever, est un ouvrage richement illustré. Des photographies d'excellente qualité contribuent à donner vie au récit et documentent l'intégration du CIG dans le territoire, l'aspect architectural, la place accordée à la nature et les formes de mobilité. Des graphiques reflètent le développement territorial, mais aussi la situation de la dette et l'organigramme du consortium. Enfin, une liste commentée des routes qui donnent accès aux différentes parcelles et entreprises du CIG est un rappel d'histoire locale.

Anne de Steiger

UN BOURGEOIS AU POUVOIR

Jean-Pierre Dorand, *Jean-Augustin Cuony. Un syndic de Fribourg à la charnière des temps (1848-1857)*, Archives de la Ville de Fribourg, 2020, 192 p.

Le dernier opus de Jean-Pierre Dorand n'étonnera pas ceux qui connaissent les chantiers, et les passions, de l'historien fribourgeois : la politique et les chemins de fer. Sa biographie du premier et bref syndical radical de Fribourg, qui lutta pour obtenir que passe par sa ville la ligne reliant Berne à Lausanne, ouvre un horizon supplémentaire. Jean-Augustin Cuony appartient en effet à un groupe social déterminant au XIX^e siècle, et bien au-delà, mais peu considéré et moins étudié encore : celui des bourgeois urbains qui croient au progrès, investissent dans les affaires, s'engagent pour la chose publique et animent la vie sociale. Ces hommes instruits, dynamiques, parfois alliés et souvent en affaires avec les aristocrates, n'accédèrent de plein droit au pouvoir qu'après les secousses cumulées de 1830 (la Journée des bâtons, la Régénération libérale) et de 1848 (le régime radical installé après la défaite du Sonderbund).

La carrière politique du modéré Cuony – radical mais bon catholique, esprit conciliant – n'eut rien de sensationnel ; son parti essaya quatre syndics en un an avant de se fixer sur lui, et quand les conservateurs revinrent au pouvoir Jean-Augustin se replia tranquillement sur son étude notariale. Mais il avait eu le temps de réformer en profondeur l'administration de la capitale cantonale. L'ascension sociale des Cuony, elle, fut aussi rapide que durable. Jean-Augustin avait pour père un potier venu du Laufonnais. Ses fils et leurs descendants installèrent le lignage dans les professions libérales (pharmacien, médecin, architecte...) et l'ancreront dans une solide base immobilière au quartier du Bourg. Avec beaucoup de finesse et de sensibilité sa petite-fille Germaine Frossard (†1947) a décrit ce milieu, tel qu'il exista jusqu'au milieu du XX^e siècle, dans des mémoires manuscrits qu'il faudrait publier pour donner suite au solide travail de Jean-Pierre Dorand.

Jean Steinauer